

PARIS

INSTITUT GIACOMETTI

Alberto Giacometti -
Peter Lindbergh
Saisir l'invisible

Après Annette Messenger, c'est au tour de Peter Lindbergh (né en 1944) d'investir les lieux et d'instaurer un face-à-face avec les œuvres d'Alberto Giacometti (1901-1966). Cinquante ans séparent les photographies noir et blanc du premier et les sculptures du second, et pourtant, le dialogue fonctionne à merveille. Dès l'entrée, le décor est planté, avec d'un côté la reconstitution de l'atelier du maître et de l'autre un premier tirage en montrant un détail symbolique : les outils posés sur la table. Changement de décor dans la première salle, dont on apprécie l'intimité. Elle réunit des images issues de différentes séries, réalisées entre les années 1990 et 2017, associées à des dessins au stylo-bille, choisis par le photographe allemand. Les correspondances sont parfois saisissantes, notamment celle mettant en parallèle un portrait d'*Annette* – l'épouse de Giacometti –, postérieur à 1959, et un cliché de 2003 immortalisant Jeanne Moreau. À l'étage,



Peter Lindbergh (né en 1944),
Karen Elson, Los Angeles, 1997.

© PETER LINDBERGH/COURTESY PETER LINDBERGH, PARIS

place aux grands formats et aux sculptures, et notamment à trois tirages réunis en triptyque représentant le fameux *Homme qui marche*, répondant à des statues placées au centre de la pièce. Si Alberto Giacometti et Peter Lindbergh n'ont pas choisi le même mode d'expression et s'ils n'ont pas exercé à la même époque, la rencontre a pourtant eu lieu, et c'est réussi.

SOPHIE BERNARD

Institut Giacometti, 5, rue Victor-Schoelcher, Paris XIV^e, tél. : 01 87 89 76 77, www.fondation-giacometti.fr - Jusqu'au 24 mars.

LES DOUCHES LA GALERIE

Vivian Maier
The Color Work

«Le succès de cette deuxième exposition personnelle consacrée à Vivian Maier est immense», raconte Françoise Morin, qui a choisi cette fois de mettre l'accent sur son travail en couleur des années 1950 à 1990. Plus de mille personnes ont fait le déplacement l'après-midi du vernissage, et patienté dans le froid avant de pouvoir entrer ! Il faut dire que cette photographe américaine – née en 1926 et morte en 2009 – défraie la chronique depuis la découverte accidentelle de ses clichés à Chicago par John Maloof en 2009. Simple gouvernante, cette autodidacte a, sa vie durant, élaboré une œuvre dans l'ombre, saluée depuis par la critique, les institutions et les collectionneurs. À partir de 1956, elle photographie principalement les rues de Chicago, où elle vit. Avec son Rolleiflex autour du cou, elle saisit scènes d'extérieur et gros plans en noir et blanc, alternant instantanés et photos posées. Dès la fin des années 1950, elle acquiert un Leica et se met à la couleur. Si la rue demeure son sujet de prédilection, elle n'en adapte pas moins sa pratique en travaillant comme une véritable coloriste. La vingtaine de tirages présentés aux Douches – parmi les 45 000 ektachromes retrouvés – démontrent qu'elle composait avec la palette s'offrant à elle, choisissant ses cadrages pour mettre en exergue ici des chaussures rouges, là un chapeau rose bonbon. Cette «poétesse de la couleur», ainsi que la surnomme le photographe Joel Meyerowitz (né en 1938), lui-même pionnier du genre, avait également de l'humour, comme en témoignent de nombreux clichés et autoportraits. À voir.

SOPHIE BERNARD

Les Douches la Galerie, 5, rue Legouvé, Paris X^e, tél. : 01 78 94 03 00, www.lesdoucheslagalerie.com
Jusqu'au 30 mars.



Vivian Maier (1926-2009), *Untitled, n.d.*,
tirage chromogène réalisé en 2018, 40 x 50 cm.

© ESTATE OF VIVIAN MAIER/MALOOF COLLECTION, COURTESY LES DOUCHES LA GALERIE, PARIS & HOWARD GREENBERG GALLERY, NEW YORK

GALERIE PIERRE-ALAIN CHALLIER

Revenir-Repartir

Quatre ans après *Disjecta Membra*, Jean-Loup Champion expose à nouveau chez Pierre-Alain Challier. Ses boîtes et petits «théâtres de mémoire» sont devenus des «monuments» à la gloire des évanescents silhouettes qui les surmontent, y habitent ou les hantent. Strié, découpé, creusé, le socle participe au message plastique, suggérant portes, tiroirs et couloirs. À la manière du *Testament d'Orphée*, des silhouettes émergent des parois-miroirs ou s'y glissent. Comme si le rideau de scène s'était ouvert, le *Monumento LXVIII* est devenu une grotte où le gisant se soulève et chuchote à l'oreille du héros collée à la surface du socle. Dialogue des corps et des «corps en morceaux», célébrés déjà dans *Disjecta Membra*. Les gisants de Pompéi, le Christ de Sansevero, la sainte Cécile de Maderno, Don Pedro de Toledo se devinent et se superposent dans ces formes incertaines. «L'expression nuit à la sculp-